

VERS UNE SOCIO-HISTOIRE DE L'INTER-NATIONALISATION DU FOOTBALL

Élias Burgel

Belin | « Genèses »

2018/4 n° 113 | pages 193 à 201

ISSN 1155-3219

ISBN 9782410014143

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-geneses-2018-4-page-193.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Belin.

© Belin. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

À propos de...

Le football des nations. Des terrains de jeu aux communautés imaginées,

Fabien Archambault, Stéphane Beaud et William Gasparini (dir.),

Paris, Publications de la Sorbonne, 2016, 272 p.

préface de Gérard Noiriel



Vers une socio-histoire de l'inter-nationalisation du football

Élias Burgel

PP. 193-201

Dans un court ouvrage autobiographique publié en 2015, l'écrivain Jean-Philippe Toussaint évoque sa relation intime au football-spectacle, qu'il associe non pas au football des clubs mais à celui des « couleurs intemporelles des équipes nationales », lesquelles imprègnent les souvenirs et les représentations dès la plus tendre enfance au point d'être détachées de toute historicité et renvoyées à une « nature immuable et rassurante¹ ». Issu des activités du séminaire « Le football à l'épreuve du fait national » animé à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS) en 2013-2014 par Stéphane Beaud et Julien Sorez, le recueil *Le football des nations* (dix-neuf auteurs au total, avec un collectif extrêmement ouvert sur l'international) entend très précisément interroger les effets sociaux de l'expérience subjective ainsi décrite, en analysant le rôle joué par les équipes nationales de football dans la

cristallisation des imaginaires nationaux². Tout en suscitant un plaisir indéniable pour celui ou celle dont la curiosité historique s'accompagne de l'amour du ballon rond, la lecture du recueil³ pose des questions épistémologiques stimulantes sur l'étude croisée du football et du fait national.

L'équipe nationale de football comme incarnation symbolique de la communauté nationale

Comme l'indique explicitement son sous-titre, le volume adopte une approche

2. La capacité des enthousiasmes footballistiques à produire des identités collectives est au cœur des agendas de recherche sur ce sport depuis près de trois décennies. Voir notamment Richard Giulianotti et John Williams (dir.), *Game without Frontiers: Football, Identity and Modernity*, Londres, Routledge, 1994.

3. Publié initialement en 2016, il fait l'objet d'une réédition au format poche en juin 2018.

1. Jean-Philippe Toussaint, *Football*, Paris, Éd. de Minuit, 2015, p. 18.

résolument constructiviste du fait national, en se plaçant sous le patronage de Benedict Anderson⁴. Plus précisément, il prend comme point de départ une citation d'Eric Hobsbawm dans *Nation and Nationalism* (1990), dans laquelle l'historien britannique marxiste – inspiré par Benedict Anderson qu'il a lu et qu'il cite – affirme que la « communauté imaginée de millions de gens semble plus réelle quand elle se trouve réduite à onze joueurs dont on connaît les noms⁵ ». Aussi l'ouvrage se donne-t-il pour objectif d'analyser ce qui relie entre eux les supporters d'une équipe nationale de football, en prenant au sérieux la capacité du football-spectacle à permettre la convergence des individus par le seul biais des pensées et des émotions. La démarche fait écho à toute une littérature qui analyse le club de football comme un « puissant vecteur des identités collectives urbaines et régionales⁶ ».

4. Benedict Anderson, *L'imaginaire national. Réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, trad. par Pierre-Emmanuel Dauzat, Paris, La Découverte, 1996 (éd. orig. *Imagined communities: Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*, Londres, Verso, 1991). Ce patronage peut d'emblée sembler problématique : comme le souligne en effet Christine Chivallon, en raison d'une relative « imprécision » ou « faiblesse théorique », la notion de « communauté imaginée » a pu être réemployée dans des démarches analytiques diverses voire contradictoires. Christine Chivallon, « Retour sur la « communauté imaginée » d'Anderson. Essai de clarification théorique d'une notion restée floue », *Raisons politiques*, n° 27, 2007, p. 132 et 154.

5. Eric J. Hobsbawm, *Nations et nationalismes depuis 1780. Programmes, mythes, réalités*, trad. par Dominique Peters, Paris, Gallimard, 2001 (éd. orig. *Nations and Nationalism since 1780: Programme, Myth, Reality*, Cambridge, Cambridge University Press, 1990), p. 264.

6. Paul Dietschy, « Une passion urbaine. Football et identités dans la première moitié du vingtième siècle. L'exemple de Turin et de l'Italie », *Histoire urbaine*, n° 3, 2001, p. 133-148, p. 142. Voir également : Christian Bromberger, *Le match de football. Ethnologie d'une passion partisane à Marseille, Naples et Turin*, Paris, Éd. de la Maison des sciences de l'Homme, 2012 [1995]. Ou encore : Marion Fontaine, *Le Racing Club de Lens et les*

Ludovic Lestrelin mobilise, dans le recueil, la notion géographique de *territorialisation*⁷ pour souligner que les équipes de football fonctionnent souvent comme des « formes de représentation d'un espace approprié et symbolisé » (p. 171). Le passage des clubs aux sélections nationales est toutefois un changement de focale qui n'est pas seulement scalaire, mais aussi qualitatif. En effet, comme le souligne Gérard Noiriel dans la préface, si « le club de football est une configuration sociale qui privilégie les liens directs entre les joueurs et leur public » dans l'enceinte du stade et « facilit[e] la transmission d'une mémoire collective, de génération en génération » (p. 11), l'engouement pour les équipes nationales est, *a contrario*, caractérisé par son absence de face-à-face et de communion physique⁸. La « communauté imaginée » est ainsi, pour reprendre une formule de Christine Chivallon, le « substitut subjectif du face-à-face et, partant, l'imaginaire en lieu du réel⁹ ».

Dans la démonstration de Benedict Anderson, la « communauté imaginée » peut accompagner l'émergence d'un projet politique inédit – généralement sécessionniste –, comme c'est le cas dans les sociétés créoles de l'Amérique des XVIII^e et XIX^e siècles, mais également parachever des processus

« Gueules Noires ». *Essai d'histoire sociale*, Paris, Les Indes savantes, 2010.

7. Sur l'utilité de la notion géographique de *territoire* (et de ses dérivés) pour l'étude du football, voir : Nicolas Renahy, « Football et représentation territoriale : un club amateur dans un village ouvrier », *Ethnologie française*, vol. 31, n° 4, 2001 ; Julien Sorez, « Le football et la fabrique des territoires », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, n° 111, 2011.

8. Cette opposition est toutefois très perméable, dans la mesure où le supporterisme pour les clubs de football se fait de plus en plus, lui aussi, à distance : Ludovic Lestrelin, *L'autre public des matchs de football. Sociologie des supporters à distance de l'Olympique de Marseille*, Paris, Éd. de l'EHESS, 2010.

9. Christine Chivallon, art. cité, p. 141.

de centralisation étatique, comme dans l'Europe du XIX^e siècle où le façonnement d'une conscience nationale est décrit comme un moyen pour les dynasties régnantes de se maintenir en place. C'est plutôt cette seconde dimension, c'est-à-dire ce que Benedict Anderson nomme les «nationalismes officiels», qui figure au cœur du recueil. De fait, les directeurs de l'entreprise entendent analyser le «caractère symbolique du sport» en étudiant ces «sentiments de fierté sportive [susceptibles de] fortifie[r] la cohésion d'un pays» (p. 26). Les contributions s'attachent ainsi à mettre au jour la manière dont les prestations footballistiques des sélections nationales ont pu, au fil du temps et selon les contextes, être considérées, voire instrumentalisées, comme le «baromètre de l'état de santé d[e] pays» (p. 121) déjà constitués en États-nations. Si l'expression de «baromètre» intervient explicitement dans plusieurs textes, celle de «métaphore, ou miroir» (p. 94) lui est parfois préférée. Dans son ensemble, le recueil se propose d'étudier les équipes nationales de football comme référents symboliques, susceptibles de cristalliser des passions et des fiertés renforçant des identités nationales préexistantes¹⁰. Cette démarche conduit notamment à traquer les «utilisation[s] politique[s] des résultats sportifs» (p. 94), la plupart du temps à des fins de cohésion nationale et de légitimation d'un pouvoir en place. À la faveur de ce cadre théorique, la succession d'analyses à l'échelle d'un pays (Allemagne, Angleterre, Argentine, Belgique, Brésil, Espagne, France, Hongrie, Italie, Portugal et Russie) offre matière à un regard comparatif, destiné à permettre de saisir les singularités

10. Pour une analyse du rôle symbolique du football dans la genèse d'un État-nation, voir: Vincent Jacquet, «D'instrument de propagande à miroir de la guerre d'Algérie: l'équipe de football du Front de libération nationale, 1954-1962», *Bulletin de l'Institut Pierre Renouvin*, n° 47, 2018.

historiques des «psychés (footballistiques) nationales» (p. 138) sur un long XX^e siècle.

Les figures footballistiques, reflet symbolique des consensus et des dissonances de la nation

Dans le sillage de l'ouvrage classique *The Invention of Tradition* (1983) dirigé par Eric Hobsbawm et Terence Ranger¹¹, les contributions s'attachent à montrer comment l'invention de traditions footballistiques nationales a pu, dans des contextes donnés, engendrer des «sentiments d'appartenance liés au football» (p. 24). Plus de vingt ans après, l'ouvrage répond donc à l'appel à étudier la «question du "style national" dans le football» comme «instrument de diffusion privilégié du patriotisme¹²». L'analyse se fonde sur le principe suivant: à travers l'incarnation d'un «style de jeu», l'équipe nationale est censée refléter «une nébuleuse imaginaire de valeurs, de propriétés et de qualités» (p. 172) faisant consensus et permettant l'identification des membres de la communauté nationale. Au total, les démonstrations proposées par les contributeurs du *Football des nations* ne sont pas sans faire penser aux travaux consacrés aux «figures paysagères de la nation», c'est-à-dire aux imaginaires paysagers susceptibles de cristalliser des revendications et

11. Eric J. Hobsbawm et Terence O. Ranger (dir.), *L'invention de la tradition*, trad. par Christine Vivier, Paris, Éditions Amsterdam, 2012 (éd. orig. *The Invention of Tradition*, Cambridge, Cambridge University Press, 1983).

12. Stéphane Beaud et Gérard Noiriel, «L'immigration dans le football», *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, n° 26, 1990, p. 94. Voir également José Sergio Leite Lopes et Jean-Pierre Faguer, «L'invention du style brésilien. Sport, journalisme et politique au Brésil», *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 103, 1994.

des fiertés nationales¹³. On pourrait ainsi, par transposition, parler de « figures footballistiques de la nation ». Dans ses travaux sur le fait national en Europe sur un très long XIX^e siècle, l'historienne Anne-Marie Thiesse souligne le rôle moteur joué par de telles « fictions créatrices », afin de se différencier dans le concert des États-nations. L'historienne évoque ainsi une « *check-list* identitaire », conçue comme la « matrice de toutes les représentations d'une nation », à laquelle pourrait s'ajouter, pour le XX^e siècle, le football¹⁴.

L'étude du cas italien proposée dans le recueil par Fabien Archambault est – pour ne prendre qu'un seul exemple – éclairante et permet de saisir la méthodologie, qui consiste à identifier un moment-clé coïncidant avec l'invention d'une tradition footballistique, avant d'en étudier les résurgences et les réinterprétations au fil du temps. Ainsi, l'auteur éclaire tout d'abord la manière dont le style de « défense à outrance » de la *Squadra Azzurra* voit le jour, dans les discours, à la suite de la victoire à domicile de l'Italie lors de la Coupe du monde de 1934 (p. 37). Dans le contexte d'une « stratégie mussolinienne destinée à étendre l'influence de l'Italie » vers l'Europe centrale, sur fond de tensions entre l'Italie et l'Autriche quant à la souveraineté du Haut-Adige, le jeu opiniâtre des Italiens est alors pensé par opposition

13. François Walter, *Les figures paysagères de la nation. Territoire et paysage en Europe (16^e-20^e siècle)*, Paris, Éd. de l'EHESS, 2004. Dans le champ de la géographie culturelle, voir : Anne Sgard, « Entre l'eau, l'arbre et le ciel. Figures paysagères suédoises et construction de l'identité nationale », *Géographie et cultures* [en ligne], n° 66, 2008. Voir également : Raphaël Rousseleau, « L'esprit et les lieux. Généalogie et usages de clichés paysagers vendéens », *Genèses*, n° 44, 2011.

14. Anne-Marie Thiesse, « Des fictions créatrices : les identités nationales », *Romantisme*, n° 110, 2000, p. 52. Voir également Anne-Marie Thiesse, *La création des identités nationales. Europe, XVIII^e-XX^e siècle*, Paris, Seuil, 1999.

au collectif flamboyant de la *Wunderteam* autrichienne, à une époque où Vienne est communiste (p. 39). Dans un second temps, Fabien Archambault s'attache à étudier les réappropriations ultérieures de ce mythe footballistique, théorisé et rigidifié après la Seconde Guerre mondiale par le journaliste sportif et écrivain Gianni Brera, qui évoque un lien intrinsèque entre la « race italique » et le jeu à l'italienne, qu'il pense marqué par une « adaptation à l'adversité » et un « sens de la débrouillardise » (p. 45).

Par-delà les moments d'unionisme footballistique et de fabrique d'engouement, qui sont le plus souvent liés aux grandes épopées victorieuses des équipes nationales, les contributions du recueil évoquent des moments de dissonance. La figure de sélections nationales qui ne parviennent pas à *trouver* ou *imposer leur style* renvoie alors symboliquement à une unité nationale menacée par la désintégration, en raison de dissensions au sein de la collectivité. En premier lieu, l'absence de consensus autour des équipes nationales peut renvoyer au refus frontal du référent identitaire national par une fraction de la communauté. Le cas de la sélection nationale espagnole, étudié par Juan Antonio Simón, est emblématique dans la mesure où l'identité espagnole a pu apparaître, dans le second XX^e siècle, comme un référent supranational pour des régions se pensant elles-mêmes volontiers comme des nations. Dans les années 1960, tandis que certains clubs catalans et basques (comme l'Athletic Club de Bilbao et le FC Barcelone) deviennent des « vecteurs efficaces des identités nationalistes autochtones » (p. 85), le consensus autour de l'équipe nationale, construit sous le franquisme autour du mythe de la *furia*, tend à s'éroder. En second lieu, les dissonances du football à l'échelle nationale peuvent renvoyer aux fractures post-coloniales et au passé migratoire de certains pays. L'étude sur l'équipe de France proposée par

Stéphane Beaud et Julien Sorez revient ainsi sur l'intransigeance envers les « allégeances multiples » – pour reprendre une expression employée par Ludovic Lestrelin – des joueurs de la sélection nationale tricolore dans les années 2000. Après les temps d'unionisme footballistique « black-blanc-beur » générés par la Coupe du monde 1998 et l'Euro 2000, différents épisodes – parmi lesquels la fameuse « grève de Knysna » en Afrique du Sud en 2010 – provoquent un relatif désamour à l'égard de l'équipe de France, dans un contexte d'essor du Front national. Cette méfiance se manifesterait alors principalement à l'égard de certains « sportifs impopulaires » suspectés d'être de « mauvais Français¹⁵ ».

La quadrature du cercle, ou la conciliation entre anthropologie culturelle et socio-histoire

Tandis que les différentes contributions du recueil renvoient fréquemment à l'anthropologie culturelle du fait national de Benedict Anderson, ou encore à l'histoire culturelle et politique du nationalisme d'Eric Hobsbawm, c'est à Gérard Noiriel qu'est confié le soin de préfacier le volume, ce qui n'est toutefois pas sans poser problème d'un point de vue épistémologique. Certes, à première vue, le programme défini par ce dernier sous l'étiquette « socio-histoire » peut sembler relativement proche des interrogations de Benedict Anderson et de sa « communauté imaginée » : s'inspirant de la sociologie de Norbert Elias, Gérard Noiriel lui confie en

effet la mission d'étudier les « liens à distance » qui s'exercent entre les individus par-delà les interactions directes¹⁶. Cependant, Gérard Noiriel juge que la démarche consistant à définir le fait national comme sentiment subjectif d'appartenance à une communauté n'est « pas satisfaisante » scientifiquement (p. 7), notamment parce que ce sentiment reste toujours non mesurable. Pour lui, l'histoire d'inspiration sociologique ambitionne en effet d'« étudier comment s'opère le passage de l'individuel au collectif » plutôt que de définir les nations comme des « personnalités collectives » permettant une « identification de l'individuel au collectif¹⁷ ». Force est de constater, par contraste, que la plupart des contributions du *Football des nations* proposent avant tout une « histoire des symboles et des images de l'identité nationale légitime¹⁸ ». Le recueil contribue ainsi à mettre au jour des « lieux de mémoire liés au football » (p. 253), considérés comme plus ou moins consensuels, dans une logique de gradients allant du consensus au dissensus, en postulant *a priori* des collectifs nationaux tenus par des valeurs communes ou une « mémoire collective », comme cela a par exemple pu être fait dans *Les lieux de mémoire* (1984-1992) dirigés par Pierre Nora¹⁹. Cette remarque nous conduit à remettre en cause la conviction de transparence avec laquelle certains auteurs exploitent la documentation, en se contentant souvent de la simple restitution de son contenu. Si cette

15. Stéphane Beaud et Akim Oualhaci, « Sports populaires, sportifs impopulaires. L'« affaire Benzema » remise en perspective », *La vie des idées* [en ligne], 2016. Voir également : Stéphane Beaud et Philippe Guimard, *Traîtres à la nation ? Un autre regard sur la grève des Bleus en Afrique du Sud*, Paris, La Découverte, 2011.

16. Voir, notamment, Gérard Noiriel, *Introduction à la socio-histoire*, Paris, La Découverte, 2006.

17. Gérard Noiriel, « La question nationale comme objet d'histoire », *Genèses*, n° 4, 1991, p. 84-86.

18. Gérard Noiriel, *op. cit.*, p. 91.

19. Pierre Nora définit la « mémoire collective » comme le « souvenir ou l'ensemble de souvenirs, conscients ou non, d'une expérience vécue et / ou mythifiée par une collectivité vivante » : Pierre Nora, « La mémoire collective », in Jacques Le Goff (dir.), *La nouvelle histoire*, Paris, Retz, 1978, p. 398.

démarche permet de montrer avec succès la cohérence interne des imaginaires et des symboles, elle ne permet guère de faire le lien avec les acteurs sociaux eux-mêmes (ces symboles sont-ils appropriés par les individus, et si oui comment?), au point qu'on peut se demander si la plupart des auteurs ne tendent pas à se faire piéger par les métaphores de « baromètre », de « miroir » ou de « reflet ». Tandis que les contributions s'appuient principalement sur des collections d'articles de presse et des corpus littéraires, la nécessité de contextualiser cette documentation de manière fine pour donner à voir comment les imaginaires footballistiques « se cristallisent et s'incorporent dans des manières de penser, des dispositifs matériels ou des rôles sociaux²⁰ » n'est ainsi pas suffisamment initiée sinon mise en œuvre – en sachant, à la décharge des auteurs, combien une telle opération est empiriquement difficile²¹. Cette difficulté explique d'ailleurs que les scissions chronologiques demeurent généralement tributaires des grandes ruptures de l'histoire politique des pays étudiés, ou que certaines contributions prennent parfois la forme de la chronique sportive au rythme des quatre années qui séparent les championnats du monde de football. D'une manière générale, à l'échelle du xx^e siècle, les répercussions des mutations techniques de la presse, de la radio puis de la télévision auraient ainsi gagné à être plus amplement analysées, au travers par exemple d'indications chiffrées plus systématiques – dépassant les indications ponctuelles sur des matchs d'anthologie – sur les modalités

20. François Buton et Nicolas Mariot, « Socio-histoire », *Dictionnaire des idées*, Paris, Encyclopaedia universalis, coll. « Notionnaires », vol. 2, p. 731-733.

21. Pascal Ory problématise la démarche de l'« histoire culturelle » autour du triptyque production, diffusion, réception, en soulignant que l'étude de la diffusion et de la réception est toujours la plus difficile d'un point de vue documentaire : *L'histoire culturelle*, Paris, Puf, 2004.

et l'ampleur de la diffusion des matchs des sélections nationales²². Plus encore, l'étude de la structuration du champ médiatique dans chaque pays aurait tout particulièrement mérité d'être étoffée, dans la mesure où la production médiatique est susceptible d'informer les styles de jeu eux-mêmes ainsi que les manières de les apprécier. Cela aurait tout particulièrement impliqué de s'intéresser plus étroitement à l'institutionnalisation du journalisme sportif. Comme le souligne en effet Gérard Noiriel, l'existence d'un « public "indirect" » constitué d'individus réunis autour d'un même événement sportif bien que non présents physiquement dans le stade, fut seulement rendue possible par la constitution d'un « nouveau groupe d'intermédiaires » (p. 13), aptes à formater la perception du jeu des spectateurs. Ainsi, il aurait été heureux que les contributions du recueil se penchent beaucoup plus étroitement sur le travail des agents journalistiques : ils sont en effet les premiers de ces « clerks », pour parler comme Pierre Bourdieu, qui s'attachent à « mettre en scène le référent imaginaire au nom duquel ils parlent et qu'ils produisent en parlant²³ » (et l'auteur de citer la « nation » comme premier de ces « référents imaginaires »). S'intéressant à la genèse du journalisme sportif dans la France de l'entre-deux-guerres, Christophe Granger montre comment le « goût du spectaculaire » suscité par la presse et ses photographies conduisit à une « mise en spectacle du football », qui « boulevers[a] le sens du jeu, renouvel[la] les manières de jouer et donn[a]

22. Voir, par exemple, l'analyse de Paul Dietschy sur le rôle de la radio sous le fascisme mussolinien : « Sport, éducation physique et fascisme sous le regard de l'historien », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, vol. 55, n° 3, 2008, p. 74-75.

23. Pierre Bourdieu, *Sur l'État. Cours au Collège de France (1989-1992)*, Paris, Seuil, 2012, p. 108.

corps à une inédite culture du spectateur²⁴». Enfin, il aurait sans doute fallu donner plus d'importance aux querelles intellectuelles liées aux sélections nationales, là où certaines publications ont trop tendance à postuler un unanimité symbolique désincarné. L'étude des discours littéraires ou médiatiques sur le football nous renseigne en effet tout autant sur le football lui-même que sur les évolutions et sur les structurations internes de la « République des Lettres ».

Internationalisation de la recherche universitaire, internationalisation du football

Le recueil offre cependant d'intéressantes pistes de réflexion pour une socio-histoire des équipes nationales de football, qui peuvent être mises en relation avec les travaux du sociologue Johan Heilbron sur l'internationalisation de la recherche universitaire. En effet, de même que dans le domaine scientifique l'« intensification des échanges internationaux » au XIX^e siècle n'engendre historiquement pas seulement des « échanges internationaux plus fréquents, plus intensifs et plus étendus » mais provoque aussi « une production [discursive] plus ou moins régulière sur les différences entre les nations et les peuples²⁵ », c'est paradoxalement l'internationalisation du football au cours du XX^e siècle qui donne lieu à une profusion de discours sur les particularismes footballistiques nationaux. Autrement dit, si « l'espace international se construit historiquement à partir des structures nationales », il contribue

24. Christophe Granger, « Les lumières du stade. Football et goût du spectaculaire dans l'entre-deux-guerres », *Sociétés et représentations*, n° 31, 2011, p. 108.

25. Johan Heilbron, « Qu'est-ce qu'une tradition nationale en sciences sociales », *Revue d'histoire des sciences humaines*, n° 18, 2008, p. 4.

tout autant, par rétroaction, à renforcer l'organisation interne de ces dernières²⁶. Dans sa contribution, le juriste Gérald Simon souligne ainsi la tension entre une « approche réductrice de la représentativité de l'équipe nationale », qui ne conçoit les équipes nationales de football que comme l'émanation d'organismes privés (les fédérations nationales ou « associations nationales » de football, selon l'expression juridique consacrée), et une acception plus large en termes d'utilité publique, qui correspond mieux aux enjeux émotifs et à la perception extérieure de la question, notamment par les supporters (p. 232). Pour Gérald Simon, l'organisation du sport au plan international assoit historiquement l'idée que l'équipe nationale représente la nation. À l'image des processus qui touchèrent le domaine scientifique, où « les catégorisations par nation et nationalité [furent] utilisées comme principe d'organisation lors des congrès scientifiques internationaux²⁷ », la structuration nationale du football fut en effet très largement redevable d'injonctions liées à l'organisation des grands événements sportifs internationaux. Ainsi, comme le rappellent Stéphane Beaud et Julien Sorez, la « nationalisation du football » débute sans doute paradoxalement à Paris, avec la fondation de la Fédération internationale de football association (FIFA)²⁸ en mai 1904 (p. 200). Dès sa création, la FIFA ne reconnaît en effet qu'une association nationale par pays, tout en prononçant des « conditions d'éligibilité » qui font dépendre la sélection d'un joueur en équipe nationale de critères de nationalité, au nom d'une « identité [proclamée] entre nationalité étatique et nationalité sportive » (p. 234). Selon Paul Dietschy, pour qui « il

26. *Ibid.*, p. 7.

27. *Ibid.*, p. 4.

28. Au début du XX^e siècle, on oppose encore le « football association » au « football rugby ».

n'était pas inscrit dans les origines du football association qu'il se développerait sur le socle de l'État-nation», cette «imposition d'un cadre de pratique sportive d'abord nationale», qui institue la «fonction représentative des équipes nationales», culmine au début des années 1960 avec l'adoption de nouvelles règles restrictives par la FIFA²⁹. Jusqu'à cette période, des joueurs comme le célèbre Alfredo di Stefano (1926-2014), vedette du Real de Madrid, peuvent jouer d'identités multiples et défendre les couleurs de plusieurs équipes nationales au cours de leur carrière.

Au total, comme le rappelle Anne-Marie Thiesse, dans la mesure où «les nations n'existent pas comme des isolats, mais dans l'ensemble d'autres nations», «le "national" n'existe donc qu'à travers son internationalisation³⁰». Par conséquent, c'est en grande partie sur l'arrière-fond institutionnel et juridique d'un «théâtre [footballistique] international» (p. 26) que se comprennent les discours sur le génie footballistique des nations, qui ne prennent sens que par différenciation. De ce fait, au fil de la lecture, il apparaît que c'est peut-être l'échelle nationale, adoptée de manière privilégiée par les contributions du recueil, qui mérite d'être remise en cause comme cadre idoine de travail. En effet, seule l'analyse à l'échelle internationale semble, à terme, pouvoir permettre de saisir les dynamiques du processus socio-historique: à cet égard, les précieuses pages sur «l'institutionnalisation du football européen» proposées par William Gasparini (p. 250-251), en conclusion de l'ouvrage,

29. Paul Dietschy, «Les avatars de l'équipe nationale. Football, nation et politique depuis la fin du XIX^e siècle», *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, n° 111, 2011, p. 35-38.

30. Anne-Marie Thiesse, «La nation, une construction politique et culturelle», propos recueillis par Romain Bertrand, Jacques Defrance et Louis Weber, *Savoir / Agir*, n° 2, 2007, p. 13.

éclaircit de nombreux aspects des textes qui précèdent en évoquant l'Union des associations européennes de football (UEFA). Par contraste, sans même revenir sur l'absence d'évocation des autres fédérations continentales comme la Confédération africaine de football (CAN) ou la Confédération sud-américaine de football (CONMEBOL), qui est sans doute imputable au manque de travaux sur le sujet, le lecteur regrette qu'aucune contribution ne soit consacrée à la FIFA et, plus précisément, aux liens entre les institutions associatives nationales ou «fédérations nationales» et cette institution internationale: en effet, en reconnaissant des institutions subalternes comme légitimes (ou non) dans le concert des nations, la FIFA ne contribue-t-elle pas directement à produire du national en effectuant des arbitrages qui sont loin d'être évidents³¹? En définitive, l'étude conjointe du football et du fait national dans une perspective socio-historique gagnerait à mobiliser l'arsenal conceptuel proposé par Martina Avanza et Gilles Laferté. En l'occurrence, il est manifeste que la plupart des contributeurs du *Football des nations* se focalisent, avec réussite, sur ce que ces deux auteurs nomment «image sociale», «production de discours et de représentations» pouvant volontiers adopter la «forme stéréotypée des regards posés sur un territoire³²». *A contrario*, ils tendent à délaisser l'étude des «identifications» (labellisations externes: ici, en particulier, celles des fédérations internationales et nationales) et des

31. Dans le contexte de la guerre d'Algérie, la FIFA refuse par exemple de reconnaître la légitimité de l'équipe du FLN et prononce des sanctions à l'égard des fédérations nationales qui organisent des confrontations sportives avec cette équipe: Vincent Jacquet, *op. cit.*, p. 127-128. De nos jours, la FIFA reconnaît plus d'équipes nationales que l'ONU ne reconnaît d'États.

32. Martina Avanza et Gilles Laferté, «Dépasser la "construction des identités"? Identification, image sociale, appartenance», *Genèses*, n° 61, 2005, p. 143-144.

« appartenances » (manière dont les individus s'auto-définissent : ici, supporters comme joueurs). Pour les supporters, ces dernières sont, certes, évoquées dans la seconde partie du recueil intitulée « Formes et logiques du soutien aux équipes nationales », mais c'est sans qu'un matériau empirique permette de revenir de façon convaincante sur l'expérience et la socialisation du supporter d'une équipe nationale. Pour les joueurs, la question du choix cornélien des sportifs aux identités nationales plurielles, contraints par les institutions internationales à un « arbitrage entre fidélité familiale, sentiment national et rationalité économique et sportive » pour

pouvoir jouer en sélection nationale, parfois évoquée de façon fugace, semble quant à elle pouvoir donner lieu à des travaux socio-historiques passionnants³³.

33. Paul Dietschy, *op. cit.*, p. 45. Sur le sujet, voir par exemple Bénédicte Trajtnek, « Le Kosovo, les joueurs de football et la "nation" », *Vox Geographica* [en ligne], 2013. URL : <http://cafe-geo.net/wp-content/uploads/kosovo-football-nation.pdf>. Dans un article récent, Stéphane Beaud ébauche une socio-histoire croisée des codes de la nationalité et des « conditions d'attribution de la nationalité sportive » ou « conditions d'éligibilité pour jouer dans les équipes nationales » : Stéphane Beaud, « Les équipes européennes de football au prisme de l'immigration et des enjeux de nationalité, juridique et sportive », *Pôle Sud*, n° 47, 2017, p. 88-89.